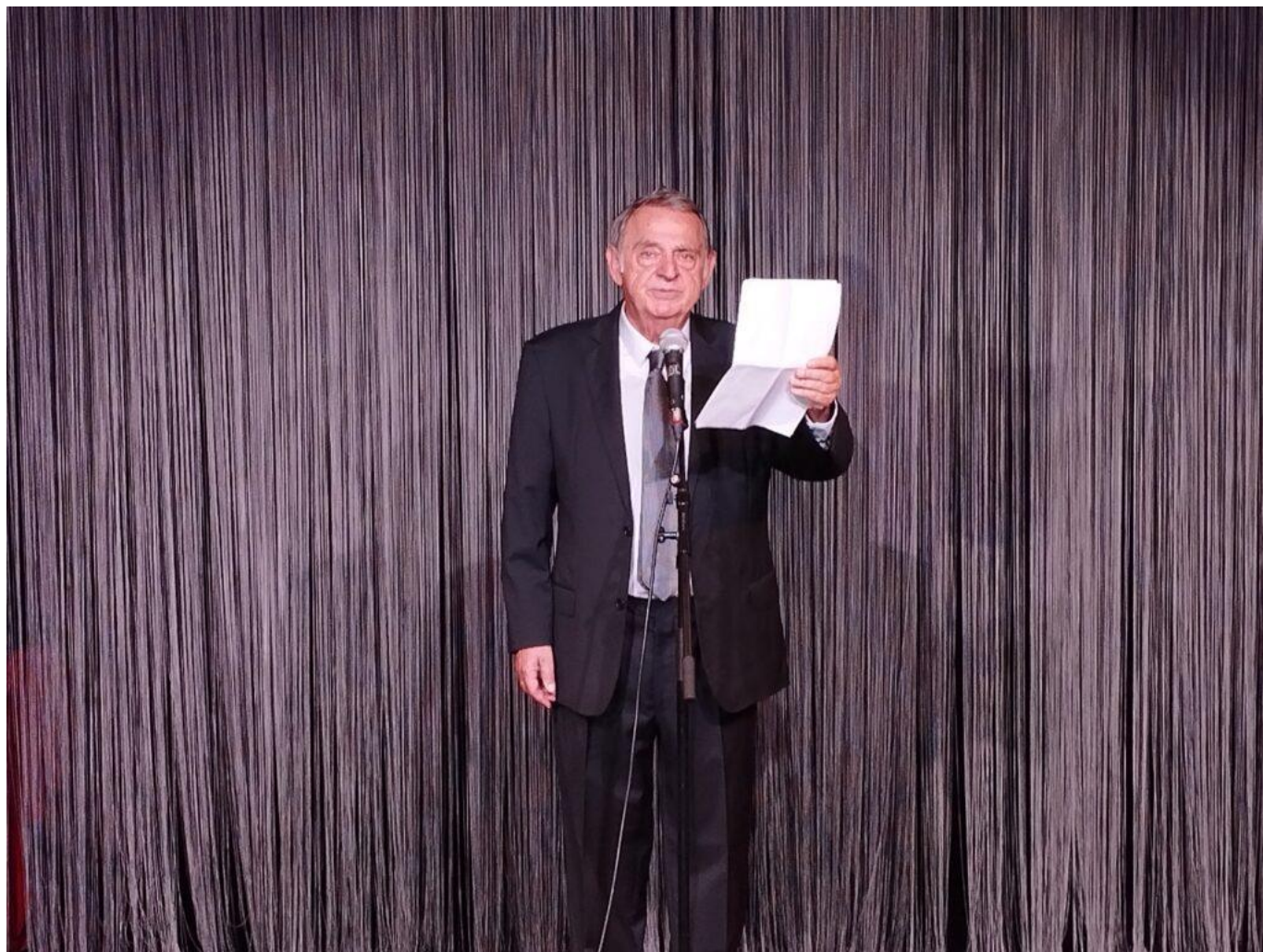


LA REMISE DE PRIX



REVUE DE PRESSE

Adaptation d'après *Mes prix Littéraires*, de **Thomas BERNHARD**

Mise en scène : **Laurent FRÉCHURET**

Collaborateur artistique et technique : **Ancelin VIGIER**

Avec :

Jean-Claude BOLLE-REDDAT

Table des matières

DESTIMED	5
ZÉBULINE	7
VAGABOND ART	9

Journalistes :

2026 :

Jean-Rémi BARLAND

Suzanne Canessa

Maryvonne Colombani

DESTIMED

ZÉBULINE

VAGABOND ART

PRESSE WEB



Aix-en-Provence : au Théâtre de l'Ouvre-Boîte, l'exceptionnel Jean-Claude Bolle-Reddat porte la férocité de Thomas Bernhard

Publié le 21 mai 2026 à 19h45 - Dernière mise à jour le 21 mai 2026 à 19h45

Au Théâtre de l'Ouvre-Boîte d'Aix-en-Provence, *La Remise de prix* de Thomas Bernhard devient, sous la mise en scène épurée de Laurent Fréchuret, un moment de théâtre aussi féroce que jubilatoire. Porté par l'immense Jean-Claude Bolle-Reddat, le texte de l'écrivain autrichien déploie toute sa charge contre les hypocrisies sociales, les conformismes et les dérives des sociétés occidentales.

Bolle-Reddat dans *La remise de prix* (Photo Laurent Fréchuret)

Il est assis parmi les spectateurs, un sac plastique posé sur les genoux. Presque effacé. Presque inquiet. Puis il se lève lentement, rejoint le centre de la salle et s'avance vers un micro installé sur une estrade rouge. Le silence s'installe. L'homme doit prononcer un discours après la remise d'un prix littéraire. Le public s'attend à quelques remerciements convenus. Mais très vite, le texte bascule ailleurs : dans une charge féroce contre les fascismes, les hypocrisies sociales, les conformismes et jusqu'à ses propres contradictions. Cet homme, c'est Thomas Bernhard. Et *La Remise de prix*, proposée au Théâtre de l'Ouvre-Boîte à Aix-en-Provence dans une mise en scène de Laurent Fréchuret, transforme les souvenirs acides de l'écrivain autrichien en un moment de théâtre aussi drôle que vertigineux.

Adapté de *Mes prix littéraires*, le spectacle condense avec une redoutable intelligence la pensée de Bernhard, son ironie dévastatrice, sa lucidité politique et son regard impitoyable sur la société autrichienne d'après-guerre. Une société que l'auteur accuse de complaisance envers les anciens nazis et de profonde lâcheté morale. « *Nous sommes autrichiens, nous sommes apathiques ; nous sommes la vie en tant que désintérêt généralisé pour la vie...* », lance le narrateur dans l'un des passages les plus corrosifs du texte.

Jean-Claude Bolle-Reddat, un immense acteur

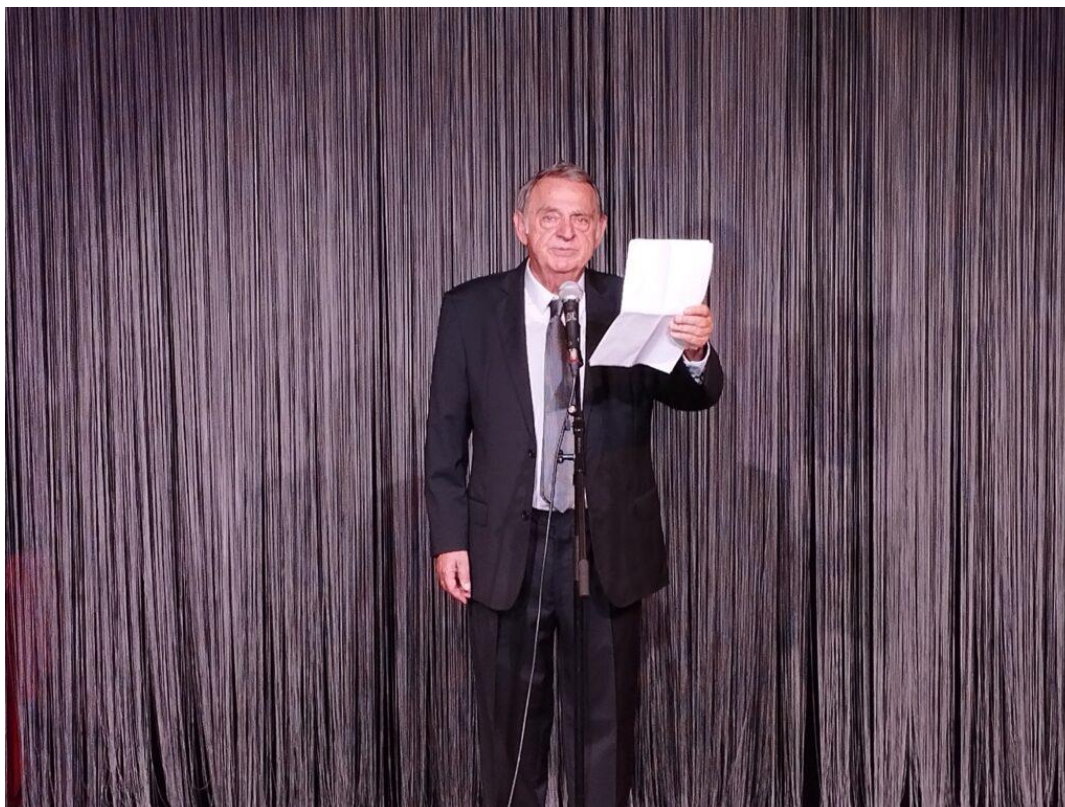
Au centre du spectacle, Jean-Claude Bolle-Reddat livre une prestation remarquable de précision, d'intelligence et de liberté. Il incarne ce Bernhard perpétuellement en lutte contre le monde, contre les institutions culturelles, contre les postures sociales... mais aussi contre lui-même. Car derrière la violence du propos affleure sans cesse une forme de fragilité burlesque. Au fil des récompenses littéraires qu'il reçoit, Bernhard dilapide ses prix dans des achats absurdes : une voiture de luxe immédiatement détruite,

une maison délabrée ou encore des dépenses inconsidérées qui le transforment peu à peu en une sorte de Don Quichotte moderne. Jean-Claude Bolle-Reddat fait exister ce personnage avec une intensité fascinante. Par moments, son phrasé et sa fantaisie rappellent Raymond Devos. Sa voix, admirablement placée, épouse toutes les nuances du texte, entre ironie, rage, désespoir et drôlerie. Habitué du cinéma - François Ozon l'a notamment dirigé à plusieurs reprises- le comédien déploie ici toute l'étendue de son talent dans un spectacle porté presque entièrement par la force du verbe.

Une mise en scène d'une grande sobriété

Laurent Fréchuret signe une mise en scène humble et extrêmement efficace. Aucun effet inutile, aucune surcharge décorative : tout est pensé pour laisser respirer le texte et permettre à l'acteur d'en révéler toute la puissance. Fondateur du Théâtre de l'Incendie et figure reconnue du monde culturel stéphanois, le metteur en scène offre ici une adaptation épurée mais profondément habitée, fidèle à la violence lucide et prophétique de Bernhard. Trente ans après la mort de l'écrivain autrichien, sa critique des sociétés occidentales résonne avec une troublante actualité. Avec *La Remise de prix*, le Théâtre de l'Ouvre-Boîte confirme une nouvelle fois son rôle singulier dans le paysage culturel aixois. Sous l'impulsion de son directeur Pierre Béziers, ce lieu continue de défendre un théâtre exigeant, vivant et profondément incarné.

Jean-Rémi BARLAND





Une tête importable

À l'Ouvre-Boîte, Jean-Claude Bolle-Reddat donne à Thomas Bernhard une férocité traversée de douceur

Par Suzanne Canessa 27 mai 2026

Ce qui frappe d'abord, chez **Jean-Claude Bolle-Reddat**, c'est une forme inédite et inattendue de douceur. Car le cynisme bernhardien, si ardent soit-il, n'est pas nécessairement un bloc de brutalité. Dans *La Remise de prix*, adaptée de *Mes prix littéraires* et sobrement mise en scène par **Laurent Fréchuret**, Thomas Bernhard raconte ses prix littéraires comme on raconterait une série de catastrophes intimes. L'écrivain reçoit 5 000 marks, achète une voiture de luxe et la plante. Il en reçoit 10 000 autres, et se lance contre l'avis de tous dans un investissement immobilier épouvantable. Il vit chez sa tante, se rêve reclus, se rend aux cérémonies comme à l'abattoir, avec ce mélange de vanité, de honte et de dégoût qui rend le personnage à la fois insupportable et bouleversant.

L'un des très beaux moments du spectacle tient à une inaugurale histoire de costume. Il faudrait s'habiller pour recevoir le prix, se présenter, tenir son rang, entrer dans l'image que la société fabrique pour ceux qu'elle distingue. Mais Bernhard voudrait surtout pouvoir se changer lui-même. Aux vestiaires, il rêve moins d'enfiler un habit convenable que de se débarrasser de sa propre tête, devenue, elle aussi, « complètement importable ».

Laurent Fréchuret laisse l'acteur tenir cette ligne délicate : faire entendre la férocité sans écraser la fragilité. Bolle-Reddat ne joue pas un imprécateur confortable, ni un atrabilaire satisfait de ses bons mots. Car il y a aussi la langue. Une langue de la répétition et de la rumination augmentées, où chaque reprise ajoute une couche de rage, de précision, de burlesque. Les mots enflent, se cognent, tournent autour d'une idée jusqu'à ce qu'elle devienne à la fois comique et intenable.

Le discours final, enfin prononcé et coupé court, est d'une violence considérable – et d'une drôlerie jubilatoire. On comprend alors cette autre phrase de Bernhard, lancée à une audience médusée : « Il y a aujourd'hui à Vienne plus de nazis qu'en 1938. » La formule est terrible, mais elle ne tombe pas comme une provocation gratuite. Car le révélateur du monde est aussi celui qui peine décidément à y vivre. Le poète démasque les institutions, mais trébuche sur ses propres chaussures. Le choix de fin est très beau, d'une noirceur presque kafkaïenne. Après le rire, après l'éclat du discours, demeure la solitude.

Suzanne Canessa



©X-DR

VAGABOND ART

« Le froid augmente avec la clarté »*

par Maryvonne Colombani | 3, Juin, 2026

Laurent Fréchuret signe une adaptation et une mise en scène aussi délectable que féroce de *Mes prix littéraires* de Thomas Bernhard, *La Remise de prix*.

Alors qu'une grande partie de l'œuvre de cet écrivain est consacrée au théâtre, le metteur en scène Laurent Fréchuret s'est attaché à ce petit volume, achevé en 1980 et resté inédit du vivant de son auteur. « Je suis tombé amoureux de cet ouvrage tout comme Jean-Claude Bolle-Reddat, porteur du seul en scène qu'est devenu ce texte ».

Les neuf récits composant l'ouvrage ainsi que les discours prononcés lors des remises de prix sont finement remodelés, coupés, réagencés pour la scène, ici un extrait de discours vient s'immiscer dans le fil de la narration, là, une digression inspirée de l'œuvre de l'auteur du Neveu de Wittgenstein vient apporter une touche d'humour acide dans « la marche funèbre de la pensée » digne d'un Monsieur Teste (Paul Valéry). Le rire affleure partout dans la carnavalisation du monde décrite dans une prose en épure où les réflexions intimes se mêlent à la narration des faits.

Un exercice jubilatoire de détestation

Un micro installé sur une petite estrade recouverte d'un tapis rouge semble être le protagoniste de la pièce, nimbé de lumières, au centre du plateau, sous les flonflons d'une musique de circonstance accompagnée d'applaudissements effrénés que reprend le public de L'Ouvre-Boîte. (Après le spectacle, le metteur en scène soulignera combien cette participation des spectateurs l'a touché). Assis au milieu des spectateurs, presque invisible, le personnage de Thomas Bernhard (génial Jean-Claude Bolle-Reddat) est saisi par les projecteurs qui balaient la foule. L'insistance de ce faisceau le pousse à se lever, gêné, puis à gagner l'espace scénique, mais surtout pas l'estrade redoutée, tournant autour, comme ses mots qui vont entourer le « discours de remerciements », passage obligé des récipiendaires de prix littéraires, repoussant de toutes les manières possibles le moment redouté qui scelle l'ignoble compromission : accepter le prix des mains de personnes exécrées.

La manière dont Jean-Claude Bolle-Reddat articule ce verbe, « exécrer », dans un orbe subtil de répétitions qui plongent toujours plus avant dans l'analyse et le récit, est jubilatoire de noirceur et d'humour. En effet, comment et pourquoi recevoir de l'argent d'êtres et d'institutions que l'on méprise ? « Les remises de prix sont, si je fais abstractions de l'argent qu'elles rapportent, ce qu'il y a de plus insupportable au monde. Accepter un prix, cela ne veut rien dire d'autre que se laisser chier sur la tête parce qu'on est payé pour ça. J'ai toujours ressenti ces remises de prix comme la pire humiliation qu'on puisse imaginer, et pas comme un honneur. Car un prix est toujours décerné par des gens incompétents qui veulent vous chier sur la tête quand on accepte leur prix en mains propres. » La détestation des hypocrisies et des médiocrités institutionnelles rejaillit sur lui : « Je devais donc me résigner à

recevoir mon prix précisément des mains des gens que j'exécrais le plus. Je m'étais juré de ne jamais plus remettre les pieds dans ce ministère dans lequel l'abrutissement et l'hypocrisie continuaient de régner en maître. »

« Tout cela était dégoûtant mais c'était moi-même qui me dégoûtais le plus. » Cependant, en une volte-face vengeresse, la justification s'impose : « j'accepte l'argent car il faut accepter tout argent provenant de l'État, qui chaque année jette, de façon tout à fait absurde, des millions et même des milliards par la fenêtre. » Ainsi, Thomas Bernhard se rend à reculons à la remise de ses prix, affichant un dégoût jubilatoire pour l'auditeur, allant jusqu'à regretter de ne pouvoir changer sa tête comme il endosse un costume neuf, la déclarant « importable » et généralisant en mouvement épique la possibilité pour chacun d'avoir le choix de porter la tête qu'il veut ! Les yeux pétillent, scellant une indéfectible connivence avec le public.

Un art consommé de la dérision

L'argent des prix permet toutes les fantaisies, comme une revanche à l'humiliation de le recevoir : l'achat d'une voiture, une Triumph Herald « blanche avec des sièges en cuir rouge » qui finira dans un accident provoqué par un automobiliste qui prend la fuite**, ou celui d'une maison à la campagne « aux excellentes proportions », certes, mais recelant « précipice de putréfaction », « marigot croupissant » et pièces « dans un état de délabrement avancé ». L'autodérision est de mise, que ce soit dans l'achat d'un costume destiné, justement à la remise de l'un des prix ou la joie non feinte de l'attribution du Prix Julius-Campe : « dès que je fus en droit de me sentir auréolé du prix Julius-Campe, à chaque fois que j'allais dans un café, je m'asseyais à la table différemment qu'avant, je commandais mon café différemment, je tenais différemment le journal que je lisais et en mon fort intérieur je m'étonnais que les gens que je croisais dans la rue ne m'interpellent pas tous à propos de l'évènement ». Le sarcasme, la colère, ne sont pas les seuls moteurs du récit !

Les anecdotes fleurissent en un verbe fluide et élégant que l'acteur sert avec une infinie finesse. Un regard, un pas qui hésite, une attitude, un silence, accordent chair à l'émotion qui sous-tend la critique des institutions littéraires, l'incurie chronique des rouages de l'État, l'inculture délirante des politiciens. Lors de la remise du (petit) prix d'État autrichien, le ministre de la Culture et des Arts, Piffl-Perčević accumule les bévues et attribue à Thomas Bernhard des œuvres et une vie qui ne sont pas les siennes. « Une morgue véritablement indescriptible se dégageait du visage fondamentalement stupide du ministre de la Culture lorsqu'il me présenta à l'auditoire ». Le récit de la réception du discours de Thomas Bernhard à cette occasion est un morceau d'anthologie : ses mots plus philosophiques qu'anti-autrichiens, déclenchent l'ire hystérique du ministre qui claque la porte, suivi par une assistance déchaînée, le tout devant le lauréat abasourdi et sans doute faussement perplexe.

Il avait affirmé entre autres : « Il n'y a rien à célébrer, rien à condamner, rien à dénoncer, mais il y a beaucoup de choses dérisoires. Tout est dérisoire quand on songe à la mort (...). Nous sommes Autrichiens, nous sommes apathiques (...) Nous n'avons rien à dire, si ce n'est que nous sommes pitoyables, adonnés par imagination à une monotonie philosophico-économico-mécanique ». Le prix suivant lui sera envoyé par la poste par peur d'un nouveau scandale lors de la cérémonie. Ce final en feu d'artifice se conclut cependant sur le silence d'une infinie solitude et si le texte est d'une redoutable actualité, ses derniers mots sur scène rappellent le mécanisme qui engendre les déploiements fascistes et dictatoriaux : un journaliste autrichien, raconte le dramaturge, écrit dans un grand quotidien que Thomas Bernhard n'était qu'« une punaise qu'il fallait exterminer ». La réduction à l'animalité constitue la première étape de la déshumanisation et ouvre les portes de toutes les violences exercées sur ceux qui ne sont plus considérés comme des êtres humains. Quel grand moment de théâtre et de lucidité !

La remise de prix (théâtre de l'Incendie) a été jouée les 20 et 21 mai 2026 à L'Ouvre-Boîte, Aix-en-Provence (voir le spectacle deux fois était un pur délice ! ensuite, on retourne à l'ouvrage de Thomas Bernhard, et l'enchantement est renouvelé !)

* « Le froid augmente avec la clarté » citation de Thomas Bernhard (Mes prix littéraires)

**Rassurons-nous, le récit ne s'arrête pas là dans *Mes prix littéraires*, et Thomas Bernhard sera indemnisé au-delà de toute espérance grâce à l'intervention de son avocat !



Jean-Claude Bolle-Reddat dans La remise de prix © Laurent Frechuret